

Faire des filles et faire des guerriers **L'égalité (fantasmée) des sexes dans la communauté tcherkesse.**

Eléonore Merza (IIAC-LAIOS / De-Colonizer)
Février 2018

L'égalité des sexes ne nie pas les différences entre les sexes, par contre elle postule que les répartitions genrées sont des constructions sociales et qu'on peut les rééquilibrer. La société tcherkesse, comme toutes les autres, a historiquement construit une éducation différenciée entre filles et garçons mais également des imageries véhiculées par les deux sexes spécifiques.

Dans le travail qu'elle consacre aux rituels de naissance chez les Tcherkesses, Mariet Djandat note que c'est à partir du moment où elle pouvait affirmer avec certitude qu'elle était enceinte qu'une femme était véritablement considérée comme telle. En outre, c'est sa grossesse qui la faisait devenir membre à part entière de sa belle famille¹. Traditionnellement, les Tcherkesses divisaient le temps de la grossesse en trois périodes: durant les trois premiers mois, l'entourage et les futurs parents ne devaient pas parler directement de la grossesse pour éviter les esprits du mal, la seconde période débutait lorsqu'on commençait à distinguer le ventre (*wipk'fitep*, « ne pas supporter son propre corps ») et la troisième lorsque la future mère peinait à se déplacer (*l'werm'wix*, « les jambes ne peuvent pas la porter »). Elle indique, par ailleurs, que les rituels autour de la naissance débutaient dès la cérémonie de mariage car on considérait qu'ils auraient une influence positive sur la fertilité de la femme, et qu'en couvrant la mariée de grains, les invités prononçaient la phrase suivante : « *Que tu aies autant de fils que de grains* ». Quand la jeune mariée rejoignait le domicile de son époux, elle devait se tenir sur un tapis en peau de chèvre qui symbolisait la fertilité. Son entourage lui faisait porter un nourrisson garçon afin d'aider à la naissance d'enfants mâles car la terre ne pouvant être transmises qu'aux garçons, ils étaient considérés comme garant de la famille². Dès l'annonce de la grossesse, la famille suspendait un chapeau d'homme au-dessus du lit de la femme et déposait un couteau sous son oreiller, afin de tenter d'influer sur le sexe du futur nouveau-né. Les Tcherkesses considéraient qu'« un garçon assure la pérennité de la famille tandis qu'une fille est une invitée et partira comme une invitée » (*K'walep l'wax'ho, y'h'ymalk'wi, pch'wach'weh'h ik'wij'chp*).

¹ Mariet Djandar, 2008, p.255.

² *Op.cit.*, p. 253-254.

Aussi, pour faire part au village de la naissance, on plaçait sur le toit de la demeure familiale un drapeau rouge symbolisant la fermeté et le courage lorsque c'était un garçon tandis qu'un drapeau multicolore – représentant la beauté – était installé si le nourrisson était une fille. Durant quarante jours, la femme n'était pas autorisée à quitter sa chambre car elle était considérée comme impure. Les visiteurs, qui devaient d'abord féliciter les grands-parents avant la mère, plaçaient alors une dague ou un poignard près du nourrisson si c'était un garçon; et des aiguilles, du fil et des ciseaux s'il s'agissait d'une fille. Ainsi, l'espérait-on, le garçon deviendrait un guerrier plein de bravoure tandis que la fille saurait être habile de ses doigts.

À la naissance d'un fils, les femmes se réunissaient pour chanter:

Ainsi soit-il venu, puissant et avec de grands pouvoirs.
Fidèle et puissant, sois empli de bravoure et de courage,
lors des attaques des ennemis, résiste leur avec force!
Avec ton kama [poignard, ndlr] tcherkesse, personne ne
viendra à bout de toi!
Combats comme les héros Nartes, combats et avance
droit avec encore plus de courage,
Aime ton peuple et ta terre!
Combats tes ennemis et anéantis les! ³

Et si le rôle des femmes dans l'éducation de l'enfant est parfaitement circonscrit, celui du père ne l'est pas moins. L'affection de la mère est pensée comme complémentaire à la distance et la froideur du père qui ne doit, en aucun cas, manquer de se maîtriser. Cette maîtrise et cette froideur dont on trouve trace dans les témoignages les plus anciens se sont muées mais perdurent. Historiquement, lorsqu'un prince devenait père d'un fils, ce dernier était confié à un noble choisis pour sa bravoure et la confiance qu'il inspirait au prince, trois jours après sa naissance. C'est cet *ouzden* qui était chargé de son éducation, la nourrice qui l'aidait dans sa tâche avait, elle, la responsabilité de lui choisir un nom. Ces pères nourriciers (*atalik*) étaient également choisis pour leur habilité à manier les armes et les chevaux. Leur rôle principal était d'insuffler un esprit guerrier au jeune garçon, l'*atalik* transmettait donc son savoir, le préparait au combat et lui enseignait l'art oratoire et l'argumentation afin que, lorsque plus tard, il siègerait au conseil des guerriers, il se fasse remarquer et acquiert du pouvoir. Lorsqu'il atteignait l'âge de seize ans, on considérait que l'éducation du jeune homme était terminée, celui-ci s'engageait alors publiquement à rechercher le combat et à dompter le danger. C'est au cours de cette cérémonie que le jeune homme devenait un *abrek*. Les pères ne revoyaient leurs fils que lorsque ces derniers se mariaient, des rapports d'une extrême froideur et dénuée de toute démonstration sentimentale, s'instauraient donc entre pères et fils.

La coutume de l'*atalik* avait pour objectif de consolider les alliances entre clans et d'auto-réguler le cycle du droit de vengeance et de la loi du sang (*kanly*). En effet, l'*atalik*

³ Chant rapporté par F.M, entretien à Paris, le 12 juin 2002.

conservait un droit de parenté sur son *abrek* qui se devait de lui offrir les plus belles pièces prises à l'occasion de pillages ou de guerres, en remerciement de l'éducation reçue, et devait considérer les enfants de son *atalik* comme ses propres frères et sœurs. S'il n'existe plus officiellement de pères nourriciers dans les communautés tcherkesses, n'importe quel individu, y compris lorsqu'il ne fait pas partie du noyau familial *stricto sensu*, possède le droit de reprendre ou de réprimander un enfant de la communauté qui aurait un comportement que l'adulte considérerait comme incorrect ou irrespectueux. En ce sens, la collectivité joue un rôle dans l'éducation de chaque enfant du groupe. Il est vrai que la vie communautaire en (petit) village favorise ces assignations, sans doute plus que parmi la large communauté tcherkesses vivant à Istanbul ou à Amman. On trouve cependant des témoignages analogues, à la fois sur ce rôle éducatif collectif du village et sa dimension genrée, parmi les Tcherkesses du Golan syrien.

L'expérience de l'exil forcé, qui a fait volé en éclat les cadres sociaux et l'extrême hiérarchie de classe qui prévalaient traditionnellement dans la communauté, a reconfiguré les relations de parenté et a renforcé l'éducation genrée en amplifiant le mythe du garçon guerrier.

Un Tcherkesse du Golan, expulsé par Israël en 1967 et depuis à Damas, m'expliquait:

Avec l'émigration, la notion de classe s'est perdue, il n'y avait plus ni prince, ni noble, ni paysans, on était tous des migrants, tous pauvres et tous exilés (...) l'exil nous a rendu plus égaux. L'éducation dans nos villages était homogène, nous étions tous logés à la même enseigne. Par exemple, si on ne se levait pas au passage d'une personne âgée, on se faisait réprimander, parfois par quelqu'un qui aurait pu être d'une classe inférieure, et c'était transmis à nos parents (...) chacun surveillait l'autre (...). À la maison, mon père a toujours été très distant et il n'y avait pas de discussions profondes ou intimes avec les parents. C'est lié à nos coutumes, avant on ne grandissait même pas dans nos familles parce que même si le père était dur et rigide, on ne pouvait pas empêcher la tendresse de la mère qui aurait pu remettre en cause la dureté de notre éducation. Nous avons conservé cette façon dure d'élever les enfants, surtout les garçons. Entre garçons, il y avait beaucoup de rapports de force, il fallait toujours montrer qu'on était le plus fort, le plus courageux, le plus habile, le plus sportif (...) par exemple, dans mon village, il y avait des garçons qui prenaient des douches glacées dehors en plein hiver avant d'aller à l'école, pour montrer à tout le monde qu'ils étaient forts. À l'école, nous étions mélangés avec les Arabes [syriens, ndlr], à l'époque les instituteurs nous frappaient avec des bâtons sur les mains, on pouvait

reconnaître qui était Tcherkesse parce que nos mains avaient beau gonfler et devenir bleues, aucun d'entre nous n'aurait jamais verser une larme en public (...) les instituteurs disaient qu'on n'avait pas une peau normale ! Si un garçon pleurait en public, tout le monde se moquait de lui pendant des années. Nous étions obligés d'apprendre à nous maîtriser tout le temps.⁴

Si le temps des guerriers et des femmes au foyer est – en partie seulement – révolu, il n'en demeure pas moins que les rôles assignés aux sexes s'en inspirent encore largement. Chez les Tcherkesses, les notions de « bravoure » et de « modestie » sont par exemple très mobilisées. Les filles puis les femmes doivent être « modestes », entendu principalement au sens de « discrètes », et en particulier dans l'espace public. Seuls les espaces féminins en non-mixité leur permettent de dépasser ce comportement attendu. Les garçons, et plus tard les hommes, sont au contraire encouragés à se distinguer et à faire démonstration de leur « virilité ». C'est particulièrement frappant lorsqu'on observe la mise en scène des corps sexués dans les danses traditionnelles qui occupent toujours une place centrale dans la revendication d'une identité collective. L'imagerie guerrière qui entoure les costumes traditionnels et les pas de danses masculins, est encore vive.

Il n'est, en outre, pas surprenant que les Tcherkesses qui se définissent comme « un peuple guerrier » mais qui a été vaincu et génocidé, cherchent à amplifier cette attribution mise à mal. Il faut donc être encore plus guerriers que les guerriers. Et pour accompagner ces guerriers, il faut... des femmes. Modestes. La « discrétion » des unes sert aussi (et surtout?) à mettre en valeur la « virilité » des autres.

Lorsque les adolescents de la communauté se retrouvent, les jeunes hommes qui ne font pas preuve d'habileté sportive ou qui manient mal l'art de la rhétorique sont moqués. Les filles les plus courtisées sont celles qui prennent soin de leur apparence, savent se faire discrètes sans pour autant se laisser faire et montrent le plus de grâce à la danse. Les garçons les plus remarquables sont ceux qui exécutent les danses les plus acrobatiques et font preuve de « virilité ». Les démonstrations d'affection, l'effusion de sentiments, mais également marquer avec trop d'instance, sa joie, sa tristesse ou sa déception sont considérés comme autant de manquements au contrôle de soi. Et bien qu'ils concernent les deux sexes, un contrôle de soi défaillant est considéré comme particulièrement inacceptable pour un homme:

(...) Je n'ai jamais vu mon père pleurer, même quand sa mère est morte, je savais qu'il était triste mais il ne l'aurait jamais montré (...) même en famille, dans un cadre intime, il doit montrer qu'il est fort, je ne sais même pas s'en

⁴ Entretien S.N, depuis Damas (par téléphone), le 26 décembre 2009.

rend compte tellement il y est habitué, je ne sais même pas si ma mère l'a déjà vu pleurer (...)

Les danses continuent à jouer un rôle central dans la culture tcherkesse, qui plus est en diaspora. Traditionnellement, elles accompagnaient des rituels religieux pré-islamiques.

Les membres d'un clan ou d'une famille encerclaient des objets auxquels on accordait un pouvoir particulier ou surnaturel, cela pouvait par exemple être un arbre considéré comme sacré et autour duquel on avait construit une légende, mais cela pouvait également être la cote de maille ou l'arme d'un guerrier victorieux. Cette danse qu'on appelait *x'wrej* est la plus danse la plus ancienne et la plus sacrée rapportée dans les témoignages.

On trouve également mention de *x'wrej* dans des rituels de culte autour de divinités polythéistes. L'historien jordanien Amjad Jaimoukha relate ainsi un *x'wrej* célébrant le dieu de la flore (*Theghelej*): les membres du clan ou du village se retrouvaient aux premières heures de la journée, chargés de victuailles et d'animaux à sacrifier, et débutaient une procession à travers la forêt pour rejoindre le bosquet sacré. Une effigie représentant la divinité était alors placée à côté de l'arbre le plus vénéré, des chants de prière étaient entonnés et le cercle se formait. Se tenant par la main, les participants faisaient plusieurs fois le tour de l'icône en lui faisant face et joignant les mains pour des supplications. Le *x'wrej* était dirigé par la personne la plus âgée du groupe qui avait la charge d'énoncer les demandes, en général avant un combat ou pour le rétablissement d'un membre gravement malade. Les groupes et les cercles se succédaient jusqu'à ce que tous les membres du groupe aient respecté le rituel. Lorsque tout le monde avait exécuté le *x'wrej*, les offrandes – principalement culinaires – étaient présentées à l'icône et les animaux étaient sacrifiés. Ce rituel appelé le *tx'hele'w* se terminait par le partage, effectué par le *tx'hamada*, de la chair de l'animal en parts égales pour l'ensemble des participants, y compris ceux qui n'avaient pas pu se déplacer. Ces morceaux étaient ensuite cuisinés et consommés collectivement au village.

Lorsque je rencontrais un des rares couples mixtes et que j'interrogeais l'épouse (non tcherkesse) d'un Tcherkesse, elle me confiait:

Pour moi, la seule chose qui les maintient, c'est leur amour du folklore et en particulier de la musique et de la danse.⁵

Il existe sans doute autant de façon d'énoncer sa « tcherkessité » que de Tcherkesses, si les pratiques matrimoniales ou religieuses diffèrent d'une communauté à l'autre, tous se reconnaissent effectivement dans une histoire et un folklore communs. Que ce soit en France, en Allemagne, en Jordanie ou en Israël, j'ai entendu les mêmes airs traditionnels, j'ai observé les mêmes pas de danses, invariablement. Aussi, quand j'assistais au premier

⁵ Entretien E.N, Lyon, le 20 mai 2005.

mariage tcherkesse en Israël, un « must » pour l'anthropologue, j'avais le sentiment d'en avoir déjà vu cent.

Bien qu'il existe différents types de danses traditionnelles, la communauté en Israël a particulièrement bien réussie à en conserver cinq qui sont celles les plus usitées en diaspora. Dès leur plus jeune âge, les enfants sont inscrits à des cours de danse et ont l'occasion d'améliorer leur technique lors des nombreux mariages qui rythment le calendrier du village. L'enfant, parfois petit, est encouragé à se donner à voir au milieu du cercle de danse. Il est encouragé par l'ensemble de la communauté. Le *qafa* était traditionnellement la danse des princes, c'est une danse qui nécessite un excellent contrôle de son corps pour exécuter des gestes techniques avec lenteur. C'est également la danse qui ouvre le *jegw* (la cérémonie de mariage).

Le *zex'hwek'we* (« aller vers l'autre ») présente une gestuelle très similaire à celle du *qafa* mais s'exécute en couple, tout comme le *zighalet* qui est plus énergique. Par danse « en couple », on entend simplement que femme et homme se retrouvent au centre du *jegw*, aucun contact physique entre les deux partenaires n'est autorisé.

Une seule danse est uniquement masculine, le *lx'heperisch'wi* (danse sur pointe). Elle est particulièrement technique et nécessite un entraînement complet. Ne s'y risquent, surtout sous le regard de la communauté, que les excellents danseurs qui rivalisent de technicité et d'agilité. Mais la danse la plus populaire, et notamment parmi les hommes, est le *yishmey* (islamey également appelé *al-Shishani* (le Tchétchène) et *lezginka*). Cette danse rapide et énergique est sans doute celle qui permet la plus de mettre en scène une image guerrière et faire preuve de virilité.

Quand on les interroge sur leurs danses, nombreux sont les Tcherkesses qui, ici encore, s'y réfèrent comme tout à fait distinctes des danses dites orientales. Alors que les danses « orientales » mettraient en scène la lascivité et la sensualité, ces comportements sont prohibés dans les danses, et dans la société tcherkesse. Aussi, à aucun moment, on ne pourra observer des couples se tenir par la main ou s'étreindre. Le danseur tcherkesse doit rendre hommage à ses ancêtres, c'est un guerrier qui doit se donner à voir, il doit être viril et fier. La danseuse accompagne le guerrier, se tient à distance de tout contact physique et doit montrer sa grâce, sa discrétion mais également son agilité, son endurance.

Dans cette société de tradition orale, bien danser c'est bien connaître la musique, et bien connaître la musique, c'est connaître l'histoire, la conserver, lui rendre hommage et la transmettre. C'est d'ailleurs aux jeunes de la communauté qu'incombe ce devoir, les plus âgés quittent rarement leur siège, ils sont essentiellement spectateurs. Il arrive toutefois que ces derniers entrent dans le *jegw*, mais ils ne l'ouvrent jamais et interviennent tardivement, pour démontrer qu'ils n'ont rien perdu de leur agilité. Et c'est uniquement avec leur épouse ou leur fille qu'ils partageront cette danse. Lors des mariages, la cellule familiale est plébiscitée par ses membres, c'est souvent entre sœurs ou cousines qu'on se lance dans le *jegw* car entrer dans le *jegw*, c'est accepter que l'attention de la communauté toute entière soit portée sur soi.

Les jeunes hommes du village, en particulier, prennent ces moments de danse très au sérieux, ils étudient et travaillent leurs gestes toute l'année. Ils prennent des cours au *matnass* mais se réunissent aussi régulièrement entre amis afin de s'entraîner. Lors du *jegw* du mariage, ils s'observent scrupuleusement, admirent ou critiquent la technique des autres hommes, s'enthousiasment devant de nouvelles combinaisons de pas ou des chorégraphie particulièrement complexes, qu'ils feront en sorte d'intégrer et de dépasser pour le *jegw* du mariage suivant. Le *jegw* est également une occasion de réunir la communauté puisqu'elle est toute entière invitée à chaque mariage. L'enjeu principal, au-delà d'une maîtrise technique de pas de danse, demeure de se faire remarquer par les filles de la communauté, mais également par leur famille. Pour les séduire, les jeunes hommes rivalisent d'agilité et de contrôle de leur corps, sous le regard collectif de la communauté assise dans les gradins du stade qui scrute tout autant la grâce des jeunes filles. Ce regard collectif, et notamment des personnes âgées, est souvent conciliant mais il est aussi critique, chaque tenue portée, chaque pas esquissé sont commentés. C'est également au cours des *jegw* que les hypothétiques couples en devenir se forment, je me rappelle d'une *tx'hamada* à côté de laquelle j'étais assise et qui décrétait que « *ces deux là finiront ensemble, c'est sûr, ils dansent bien tous les deux, ils sont bien accordés* ». Les jeunes danseurs sont donc commentés et doivent endosser le rôle attendu par la communauté. Celles et ceux qui montrent le moins d'aptitude à la danse hésitent d'ailleurs avant de rejoindre le centre du *jegw*...



Sous le regard de la communauté, dans le jegw.
Kfar Kama, mai 2008 (© Eléonore Merza)